

NICANDRE DE CORFOU, LE PREMIER GREC QUI DESCENDIT DANS UNE MINE LIÉGEOISE(a)

I

Cette Europe occidentale qui était à l'époque de la Renaissance dévorée de curiosité vis-à-vis du monde extérieur, a-t-elle été elle-même, aux yeux de témoins étrangers, objet de découverte et de curiosité ? On aimerait avoir, pour le XVI^e siècle, des *Lettres persanes* véritables. Or, au contraire, c'est l'Occident qui est allé visiter l'Orient et l'a décrit abondamment : de ces voyages commandés par le commerce, la diplomatie ou la guerre, est née une véritable littérature en prose et en vers fort estimée de son temps. Mais y a-t-il eu un mouvement inverse ? L'Orient a-t-il rendu à l'Occident les visites qu'il lui a faites ?(1)

A ce sujet, on trouverait bien peu de choses dans la littérature turque, arabe ou persane. Il faut avouer en effet que l'Europe était, pour ainsi dire, impénétrable à des « infidèles ». Si on a vu quelques marchands orientaux dans les foires de chez nous, jamais un musulman ne put faire carrière en Occident à cette époque.

Fernand Braudel l'a fort bien dit : « Inconsciemment peut-être, le Turc ouvre ses portes et le Chrétien ferme les siennes. L'intolérance chrétienne, fille du nombre, n'appelle pas les hommes : elle les repousse »(2).

A partir du Levant, seuls les Grecs, sous la pression des Turcs précisément, ont pénétré dans nos pays. Quelques-uns s'y installèrent. Vers la fin de l'année 1396 ou au commencement de la suivante, Manuel Chrysoloras se trouvait à Florence et y ouvrait son cours de grammaire et de littérature grecques. On sait que bon nombre de lettrés arrivèrent de Byzance et suivirent son exemple ; la chute de la Ville ne fit que précipiter le mouvement(3). Il n'en est que plus étonnant de constater que les textes où des Grecs relatent pour leurs compatriotes cette nouvelle expérience sont peu nombreux.

(a) Cet article, publié avec la courtoise autorisation de son auteur, reproduit le texte publié dans *La Vie wallonne*, t. 50, 1976, pp. 1 à 21. Nos vifs remerciements à tous ceux qui, soucieux de l'information des professeurs du secondaire, nous ont accordé cette liberté. (N.D.L.R.)

(1) J. MATHOREZ, *Les étrangers en France sous l'ancien régime... I, les causes de la pénétration des étrangers en France. Les Orientaux et les extra-européens dans la population française*, Paris, 1919, pp. 171-189.

(2) F. BRAUDEL, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, t. II, Paris, 1966, p. 133.

(3) E. LEGRAND, *Bibliographie hellénique des X^e et XVI^e siècles*, t. I, Paris, 1885, p. XXII ; N. IORGA, *Byzance après Byzance*, Bucarest, 1971 (réédition), pp. 40 sqq. ; D. GEANAKOPOLOS, *La colonia greca di Venezia e il suo significato per il Rinascimento*, dans *Venezia e l'Oriente...*, Florence, 1960, pp. 183-203 où sont repris les travaux antérieurs.

Le premier document de ce genre est une feuille de papier du XVe siècle conservée à la bibliothèque de Vienne : un certain Cananos Lascaris y a laissé quelques notes à propos d'un voyage qui l'a mené en Islande, en passant par l'Allemagne, la Suède et la Norvège et en revenant par l'Angleterre et les Flandres. Mais ses observations sont d'une brièveté bien décevante. Ceci se passait à une époque que l'on peut situer entre 1397 et 1448(4).

Par contre, le récit de l'ambassade à Paris et à Londres que conduisit de 1399 à 1403 l'Empereur Manuel II en personne, présente bien plus d'intérêt(5). Le résultat pratique de ce long et coûteux voyage fut bien maigre, il est vrai, mais ceux qui en sont revenus racontèrent, propos inouïs sur les bords du Bosphore, qu'à l'Ouest, chez les Francs, les Gaulois, les Flamands et les Anglais, il y avait des choses à voir et que ces Barbares étaient en réalité de prodigieux artisans : ce fut une tradition dont, soixante ans plus tard, l'historien Laonic Chalcondyle allait faire son profit(6).

L'Union de Florence, elle non plus, n'a pas porté, après 1439, les fruits qu'on en attendait(7). Ce fut cependant, pour le sage de Mistra, Georges Pléthon, malgré sa méfiance envers l'impérialisme latin et la scolastique occidentale, l'occasion de rencontrer des humanistes florentins qui partageaient ses préoccupations(8).

Il est très significatif de le voir particulièrement impressionné par la carte d'Europe du Nord, que Paolo Toscanelli déploya devant lui. Le souvenir de cette rencontre figure en bonne place dans sa *Rectification de quelques-unes des erreurs de Strabon*(9). Mais Pléthon n'a pas été plus loin dans l'intérêt qu'il a porté à l'Occident ; d'ailleurs, dans les mémoires sur le Péloponnèse qu'il avait écrits aux environs de 1418, il avait fait preuve à la fois d'une grande hardiesse politique et d'un extrême dédain pour l'exemple que lui fournissaient les républiques mercantiles de l'Italie(10). Ces sentiments mêlés d'attraction et de mépris pour le renouveau de la civilisation occidentale, nous les retrouvons, un peu plus tard, chez Michel Trivolis, *alias* Maxime le Grec. Cet extraordinaire personnage originaire d'Arta en Épire participera en Italie, de 1492 à 1505, à tout ce que le mouvement de la Renaissance aura de plus audacieux, pour se retirer ensuite au mont Athos. Parti en mission en Moscovie,

(4) Cfr *Parnassos*, t. V, 1881, pp. 1-9 ; K. KRUMBACHER, *Geschichte der byzantinischen Literatur*, éd. revue par A. Erhard et H. Gelzer en 1897, vol. I, réimpression New-York, 1958, t. I, p. 422.

(5) On trouvera une bibliographie sur ce sujet dans L. BREHIER, *Vie et mort de Byzance*, Paris, 1946 et 1969, pp. 386-7 et note 3094.

(6) W. MILLER, *The last Athenian Historian : Laonikos Chalkokondyles*, dans *Journal of Hellenic Studies*, vol. XLIII, 1962, p. 45.

(7) Cfr J. DECARREAUX, *L'union des Eglises au concile de Ferrare-Florence*, extrait d'*Irénikon*, 1er et 2e semestre, Chevetogne, 1966, pp. 62 sqq.

(8) F. MASAI, *Pléthon et le Platonisme de Mistra*, Paris, 1956, pp. 315-365.

(9) Cette carte était l'œuvre d'un Danois, le géographe Clāudius Clāvus qui avait mesuré selon la méthode de Ptolémée cette partie de l'Europe fort mal connue des Anciens. Cfr A. DILLER, *A Geographical Treatise by Georgius Gemistus Pletho*, dans *Isis*, vol. XXVII, 1937, pp. 443-4 et 447-8.

(10) F. MASAI, *op. cit.*, pp. 66-101 et 387-8.



il finira par se fixer au monastère de Saint-Serge, d'où il jettera, en slavon, l'anathème sur ses expériences de jeunesse⁽¹¹⁾.

Au contraire, Bessarion, ancien disciple de Georges Pléthon, lui qui s'est si bien intégré à la société des Latins, quand il reprend à son compte l'espérance qu'avait eue son vieux maître de voir la Morée devenir le noyau d'un État hellénique régénéré, dans sa *Troisième épître au Despote Constantin Paléologue*, rédigée vraisemblablement en 1444, compte beaucoup sur son expérience occidentale et montre qu'il avait bien saisi ce que l'Europe contemporaine pouvait apporter à un Orient byzantin désormais à la traîne : un enseignement véritablement humaniste et certains progrès technologiques déjà considérables⁽¹²⁾. Moment crucial, nous semble-t-il, que celui où un de ces Levantins, ordinairement si imbus de leur supériorité culturelle, fait cette double découverte : qu'une civilisation peut progresser et que ce progrès s'est fait à l'Ouest, chez ceux d'en face.

Cependant, les témoignages que nous avons rencontrés jusqu'ici, si clairs, si courageux qu'ils soient, ne sont que des témoignages occasionnels : *le premier Grec, et pour ainsi dire le seul*⁽¹³⁾, qui se soit préoccupé de décrire à l'intention de ses compatriotes, dans un ouvrage de quelque importance, l'Europe Renaissance telle qu'il l'a connue, a été Nicandre Nucius de Corfou.

Bien que cet auteur ne soit pas exactement un inconnu, presque tout reste à dire à son sujet⁽¹⁴⁾. Nicandre, *alias* Andronico Nuncio, c'est la forme de son nom dans les documents officiels, est né dans les premières années du XVI^e siècle, à Corfou. Sa famille était assez en vue pour que, plus tard, en 1544, elle fût inscrite au *Livre de la Noblesse*. Cependant, en 1537, les troupes de Soliman et de Chérédin Barberousse avaient si cruellement ravagé son île natale

(11) Cfr E. DENISSOFF, *Maxime le Grec et l'Occident*, Paris-Louvain, 1943.

(12) Voir A. KELLER, *A Byzantine admirer of « Western » progress : Cardinal Bessarion*, dans *The Cambridge Historical Journal*, vol. XI, n° 1, 1953, pp. 343-8.

(13) On peut négliger l'*Itinéraire* de Jacques Parkemythis qui a été publié par P. Papageorgiou dans *Parnassos*, vol. VI, 1882, pp. 632-642 et par S. Xephloudas dans la *Basikè Bibliothècè*, vol. XXII, 1956. Ce voyageur a non seulement et par S. Xephloudas dans la *Basikè Bibliothècè*, mais encore visité quelques localités de l'Asie et de l'Afrique. A Tubingue, il rédigea une relation sommaire de ces pérégrinations, en décembre 1588, à la demande du philhellène Martin Crusius, cfr. E. LEGRAND-H. PERNOT, *Bibliographie hellénique des X^ee et XV^ee siècles*, t. IV, Paris, 1905, pp. 304-7. Ce témoignage cependant est aussi sommaire que celui de Cananos Lascaris dont nous avons parlé plus haut. Christophe Angelos qui fut en Angleterre au début du siècle suivant n'est guère plus explicite.

(14) L'édition complète de ses *Voyages* procurée par Jules-Albert Foucault dans la collection « Les Belles Lettres » est tellement entachée d'erreurs qu'elle en est bien souvent illisible. Anne-Liese MALINA, *Nikandros Nukios, Apodemai, Buch I, Bericht über seine Reise durch Deutschland in den Jahren 1545-6*, dans *Berliner byzant. Arbeiten*, vol. XL, 1968, pp. 45-181, a soigneusement corrigé le texte du premier livre en l'accompagnant d'une traduction allemande parfois discutable. Ses notes par ailleurs n'ont pas la prétention de fournir un commentaire historique. Quant à nous, les recherches que nous avons menées tant sur l'œuvre elle-même que dans les archives de Venise et de Corfou, nous ont permis de découvrir une foule d'éléments nouveaux. Un essai de synthèse sur la vie de Nicandre doit paraître, dans la prochaine livraison des *Théseurismata*, revue de l'Institut hellénique de Venise. J'en donne ici, en résumé, la primeur.

(sans parvenir à prendre les citadelles) que bon nombre de bourgeois et patri-
ciens subitement ruinés durent prendre le chemin de l'exil et chercher du tra-
vail. C'est ainsi que le patriarche Nuncio, le père d'Andronico, emmena toute
sa maisonnée à Venise. Mais tandis que bientôt, les autres membres de la fa-
mille revenaient, fortune faite, à Corfou et entraient avec honneur dans l'oli-
garchie qui administrait leur cité, Andronico menait toujours à Venise une vie
incroyablement active et besogneuse. En 1542, il était à la fois responsable des
éditions grecques de la maison de Sabbio, secrétaire de la Communauté des
Grecs de Venise et le copiste le plus productif de l'équipe engagée par don
Diego Hurtado de Mendoza, collectionneur de textes rares de l'Antiquité et
représentant de Charles Quint auprès de la Sérénissime République et au Con-
cile de Trente. Mais aigri par l'obligation de travailler pour vivre, les intrigues
de la Communauté et un mystérieux chagrin d'amour, Andronico n'attendait
que l'occasion de se mettre en voyage, un voyage le plus lointain possible. Une
chance inespérée allait se présenter à lui.

En 1545, l'empereur décida de s'inspirer, pour résoudre ses problèmes, de
l'*Ostpolitik* de François I. C'est ce qu'explique un chroniqueur liégeois, le
Révérend Père Théodore Bouille, carme déchaussé, avec une perspicacité qui,
paraît-il, ne lui est pas habituelle :

« L'empereur ayant reconnu dans la Diète, tenue à Worms, que les Prin-
ces Protestants de l'Empire ne fourniraient point de subsides pour la guer-
re contre les Turcs, s'ils n'avaient obtenu un Concile général, pour décider
les controverses de la Foi, non pas selon la disposition du Souverain Pon-
tife et au gré des Catholiques, mais suivant leur système, et qu'ils vou-
laient de plus que la Chambre Impériale, qui se tenait à Spire, fut réfor-
mée à leur souhait ; l'Empereur, dis-je, députa vers le Grand Sultan, le
Sieur Gérard Veltuvich⁽¹⁵⁾, personnage consommé dans les affaires, et qui
possédait les langues étrangères...⁽¹⁶⁾ ».

Charles Quint avait recommandé à son négociateur de faire étape à Venise.
Mendoza lui offrit l'hospitalité dans son palais de marbre. C'est là que, avant
de partir chez les Turcs, Veltwyck enrôla dans son escorte quelques intellec-
tuels qui lui feraient honneur ; on connaît au moins deux de ces lettrés qui
cherchaient l'aventure : un certain Hugo Favoli⁽¹⁷⁾, né à Middelbourg d'un
père pisan et de mère zélandaise, venu à Padoue pour y étudier la médecine et
qui s'était accordé quelques vacances — nous parlerons de lui dans l'appendice
à la fin de cet article — et notre Andronico Nuncio.

(15) Sur cet érudit d'origine juive mais d'éducation catholique, né en Hollande vers 1505, pro-
clamé *primus* à la Faculté des arts de Louvain en 1528, qui publia un poème hébraïque à la
gloire de la religion chrétienne à Venise en 1539 et fit depuis carrière dans la diplomatie,
cfr. M. ROSENBERG, *Gerhard Veltwyck*, Inaugural Diss., Göttingen, 1935, 71 pp.;
M. BAELDE, *De collaterale Raden onder Karel V en Filips II (1531-1578)*, Bruxelles, 1965,
pp. 322-3. Ces historiens cependant ignorent tout des rapports entre Veltwyck et Nicandre.

(16) T. BOUILLE, *Histoire de la ville et du pays de Liège*, t. II, Liège, 1731, p. 360.

(17) Cfr. E. COCKX-INDESTEGE, dans *Bibliotheca Belgica*, t. III, 1964, pp. 9-16, s. v. Hugo
Favolius.

Dans le récit qu'il fera par la suite, Nicandre ne juge pas utile de décrire à des Grecs un voyage à Constantinople ; c'est la tournée qu'il fit à son retour à travers l'Europe Occidentale, contrée pour lui beaucoup plus exotique, qui l'a intéressé. Revenu d'Istamboul à Raguse par voie de terre en traversant les Balkans, une galère vénitienne l'emmène à Aquilée, au fond du golfe de l'Adriatique. Il reprend la route pour Padoue et c'est de là qu'il part pour se présenter à quelques-unes des cours les plus illustres de son temps : Hercule II le reçoit à Ferrare et le cardinal-régent de Gonzague, à Mantoue. Il remonte ensuite vers Vérone et passe les Alpes par le Brenner dans le but de rencontrer Otto Truchsess von-Waldburg, prince-évêque d'Augsbourg. Comme celui-ci ne se trouve pas dans sa métropole, il va le chercher à Ulm et le trouve finalement à Dillingen, où l'évêque le retient six jours en son château. Coupant ensuite à travers « une campagne couverte de marécages, de ronces et d'épines, de forêts et de ravins », il rejoint à Spire la vallée du Rhin qu'il descend jusqu'à Cologne. Il gagne Bruxelles sans tarder par Aix, Maestricht et Louvain. Il y eut l'occasion de voir l'empereur entre le 26 septembre et le 14 octobre et l'accompagna dans une série de déplacements qui, jusqu'à la fin décembre, mena la cour impériale de Malines à Utrecht, en passant par Gand, Bruges et Anvers. Nous avons vérifié tous les détails que Nicandre donne sur son itinéraire ; les gens et les choses qu'il a vus au passage : tout est parfaitement vraisemblable, nul doute que ce récit ne soit véridique. Il n'y a que sur un point que notre Ulysse ment avec effronterie, c'est quand il prétend avoir fait ce voyage en compagnie de l'ambassadeur Gérard de Veltwyck à son retour de mission. Nous savons en effet pertinemment que celui-ci est resté à Constantinople jusqu'au 11 novembre, qu'il est rentré par la voie continentale en passant à Vienne et qu'il n'a rencontré l'empereur qu'à Utrecht, le 19 janvier 1546. Cependant, dans la biographie de Gérard, telle que Manfred Rosenberg l'a établie d'après les documents d'archives, entre le 20 janvier 1546 et le 13 juillet de cette même année, c'est-à-dire, entre son arrivée à Utrecht et la nouvelle mission auprès du Sultan que lui confia le roi Ferdinand, cette fois-ci, il y a un trou que personne n'a jamais cherché ni à combler, ni à expliquer. Malgré la méfiance que pourrait inspirer le goût de Nicandre pour les belles relations, irons-nous rejeter son témoignage quand celui-ci, bien loin d'être en contradiction avec les autres sources, les complète si utilement ? A partir d'Utrecht, rien ne s'oppose, en effet, à ce que Nicandre, qui a dû se séparer de Veltwyck peu après leur arrivée à Constantinople, ne le retrouve enfin et quitte avec lui la Hollande, ainsi qu'il le raconte. Il semble que l'empereur ait choisi de faire parvenir ses directives à Anvers : c'est de là que Gérard et Nicandre partiront pour Liège. S'il faut en croire notre auteur, l'ambassade auprès du prince-évêque Georges d'Autriche dura treize jours⁽¹⁸⁾. Il ajoute que, peu après, Veltwyck recevra l'ordre de passer en Angleterre et de s'entretenir avec Henry VIII.

(18) NICANDRE NUCIUS, *Voyages*, XXX, 1.

Il n'existe, à vrai dire, dans les archives liégeoises, aucune trace de ce passage. Personne n'a jamais rien signalé en Grande-Bretagne non plus. Pourtant, pour confirmer les dires de Nicandre, il y a peut-être un indice qui établirait un lien entre ces deux missions : le discours que le prince-évêque a tenu aux trois États, le 29 décembre 1545 :

« Depuis un an, de grandes foules et dommages ont été commis, par deux fois, dans le quartier de la Hesbaye, par des gens de l'armée anglaise. Nous en avons adressé nos plaintes à l'empereur et à la reine de Hongrie qui nous ont promis du secours et qui ont fait faire écrire au roi d'Angleterre pour nous obtenir des réparations »⁽¹⁹⁾.

Nicandre raconte par la suite qu'à la fin de cette mission à Greenwich et à Londres, il demanda son congé à Gérard et s'engagea dans une troupe de mercenaires au service d'Henry VIII, sous les ordres du colonel Thomas Bua, un Albanais d'Argolide. Mais bientôt la paix conclue entre le roi de France et celui d'Angleterre réduisit Andronico et ses compagnons au chômage. Il se joignit à un groupe de stradiots licenciés qui désiraient chercher du travail ailleurs. Ils allèrent à Fontainebleau en demander à François I qui les reçut aimablement et les congédia avec grâce (début août 1546). Nicandre n'a pas eu envie de nous dire pourquoi il est descendu à Rome, mais nous savons qu'il n'a pas tardé à revenir à Venise. C'est là qu'avant janvier 1547, il rédigea, d'après les notes qu'il avait prises au passage, le récit qu'il intitula *Apodèmiai* ou *Historiai* ce qui revient à dire : *Souvenirs de voyage*.

Tout ceci a dû faire forte impression sur ses compatriotes car redevenu (le 1er mai au plus tard) secrétaire de la Confrérie, c'est lui qui fut choisi pour achever de négocier à Rome, au cours du mois d'octobre, avec le pape Paul III, la restitution aux Grecs de Venise des privilèges que leur avaient ôtés de mauvaises intrigues. Le succès qu'il remporta à la suite de cette mission marqua le sommet de sa carrière. Il entreprit ensuite, peu après le 10 septembre, une nouvelle rédaction de ses *Souvenirs de voyage*. Son dernier travail littéraire (1551) est une adaptation grecque d'une satire anti-papiste : *Della tragedia di M. Francesco Negro Bassanese Intitolata Libero Arbitrio*. Effectivement, Nicandre qui n'a jamais cessé d'être fidèle à la foi grecque orthodoxe dans laquelle il était né, avait été scandalisé par le cynisme de la politique que menaient les puissances catholiques en Orient, il avait éprouvé, au cours de son voyage, pour les Luthériens d'Augsbourg, une grande sympathie, ainsi que pour les Réformés d'Angleterre et même les Anabaptistes d'Augsbourg ; il était d'ailleurs revenu de Rome écœuré par la corruption de la cour pontificale, car il n'avait dû son succès dans l'affaire des privilèges, qu'à un « pot-de-vin » accordé à un cardinal.

L'année suivante (1552), il manifesta le désir de participer à la vie politique de son île. Le 29 octobre, l'Assemblée de Corfou l'élut membre du Con-

(19) J. DARIS, *Histoire du diocèse et de la principauté de Liège pendant le XVIe siècle*, Liège, 1884, p. 149. De plus, les batteurs de Dinant avaient pressé Georges d'Autriche d'intervenir en leur faveur auprès du roi d'Angleterre. J. LEJEUNE, *La formation du capitalisme moderne dans la Principauté de Liège au XVIe siècle*, Liège-Paris, 1939, p. 55.

seil. Son nom apparaît pour la dernière fois dans les Actes de la cité en février 1556. Mais son fils Théophile était là pour reprendre la relève...

II.

Nous avons vu qu'à propos des circonstances qui ont amené Andronico dans notre pays, la critique historique aurait quelques problèmes à soulever. Par contre, les pages que Nicandre a consacrées à la description de Liège valent la peine d'être examinées de près. Il est visible qu'il les a conçues comme un de ces « morceaux de bravoure » destinés à relever, à la manière alexandrine, la monotonie d'un « journal de voyage ». Et pourtant, aucun historien de la principauté n'y a jamais fait allusion. En voici la première traduction française que nous ferons suivre d'un commentaire continu⁽²⁰⁾.

Chapitre XXIX

« 1. C'était une cité grande et fort peuplée. Il y a bien à vrai dire un pays qui s'appelle terre de Liège et qui comprend un bon nombre de villes, mais leur métropole, c'est Liège. Elle se trouve aux confins du pays des Français : le Brabant la borde au Nord et la France au Sud. L'Ardenne n'est pas loin, forêt immense et touffue. La cité se trouve établie au fond d'une vallée et sur quelques collines, ceinte de remparts et de bastions ; elle possède en abondance des demeures et des églises de toute beauté, des bâtiments publics et privés. Elle est soumise à un évêque qui l'administre ainsi que tout le pays de Liège.

2. Au milieu de la cité coule un très grand fleuve qu'on appelle la Meuse ; en ville, il se divise en quelques bras qui, dès qu'ils sortent des murs, se rassemblent dans le même lit : aussi bien est-il navigable et rapide. Il descend de France, des montagnes de Bourgogne et longe la forêt d'Ardenne d'où l'on abat les arbres les plus grands pour les jeter au fleuve et les transporter dans toute la région. En suivant son cours, il passe par Liège, de là il s'en va à Trajectum, qu'on appelle aussi Maestricht dans la langue du pays, et ensuite aux duchés de Gueldre et de Clèves ; quelque part aux environs de Bois-le-Duc, il s'unit au Rhin, sépare le Brabant de la Hollande et se jette dans la mer du Nord.

3. Dans l'Antiquité, cette terre s'appelait le pays des Eburons, fertile et de toute beauté. Aujourd'hui c'est le pays de Liège comme on vient de le dire. Cette région possède aussi des mines de métaux : or et argent, fer et cuivre ; non seulement cela, mais aussi plomb et étain et jusqu'à du mercure.

Elle possède en plus des forêts nombreuses et touffues fournissant du bois en abondance, et même, la terre produit du bitume qui apparaît de lui-même en certains endroits.

(20) Nous suivons le texte d'A.-L. MALINA, *op. cit.*, pp. 114-120 qui a corrigé, ainsi que nous l'avons signalé, le texte procuré par Jules-Antoine de Foucault, en laissant subsister toutefois quelques imperfections.

Chapitre XXX

1. Dans cette cité comme dans toute la région, la coutume est de brûler une sorte de matière noire qui a l'apparence d'une pierre luisante et qui produit d'énormes charbons sans faire de fumée ; mais tandis que le brasier se consume, il ne se fait point de cendre : ce n'est qu'une suie très fine qui se dissipe dans le vent. Ces pierres donc, on les déterre au plus profond du sol, quand on rencontre des veines desquelles on les extrait. Mais, au cours de cette extraction, il se passe une sorte de prodige. En effet, les mineurs, d'habitude, travaillent à huit stades ou plus de la ville, à trente coudées, si cela tombe, ou même plus, au-dessous du fleuve.

2. Donc quand, par aventure, ils trouvent ces pierres-là, ils forment une spacieuse galerie mais ils sont dans l'impossibilité de les extraire immédiatement car il en sort une flamme épaisse qui tapisse totalement la galerie. Lorsque les mineurs veulent sortir ces pierres, ils revêtent l'un d'entre eux, de la tête aux pieds, d'une sorte de combinaison de lin écru ou arrosé d'eau ; pratiquant des trous à la place des yeux pour qu'il puisse voir et lui donnant un bâton à la main, ils se servent de lui pour l'entrée dans la galerie comme guide et chef de file.

3. Celui-ci, s'approchant du feu et le repoussant de sa baguette, le feu cède du terrain, s'abat peu à peu et, se consumant jusqu'au bout de lui-même, se resserre étrangement et, se rapetissant considérablement, dans un coin s'apaise ; il faut que l'homme qui porte la combinaison de lin, celui qui tient le bâton à la main, se place au-dessus du feu qui s'apaise en le repoussant presque continuellement de sa baguette. Donc, tandis qu'il fait son service, les mineurs extraient les pierres ; et quand ils sont sortis de la galerie, aussitôt le feu qui s'était endormi, réapparaît et tapisse la galerie tout entière. De toute façon personne n'ose y entrer sans la combinaison et le bâton dont on vient de parler, parce que [sans cela], il est brûlé sans rémission.

4. Et cela, nous l'avons vu en personne et nous avons voulu en avoir une expérience pratique, remplis d'admiration pour les ouvrages de la Nature, car nous n'arrivons pas à en connaître la cause... ou bien est-ce parce que cela se passe sous l'effet d'une puissance surnaturelle qui nous est supérieure ? D'autre part, nous avons bien dû reconnaître que le tissu de lin possède une vertu mystérieuse et particulière qui bannit le feu d'une manière exceptionnelle puisque le feu n'y touche pas et que, bien qu'il soit inflammable et destructible de nature, il ne le brûle pas ; tandis que, n'importe quelle autre matière, s'il la touchait, il la brûle (21) !

Ceci est déjà regardé comme un prodige par ceux qui en sont les témoins, mais il y a bien plus étonnant : c'est quand le feu vient à reculer, que l'excavation entière devient d'elle-même tout humide, que la violence du feu se refroidit et que de son côté, la galerie, au lieu d'une fournaise, devient un endroit tiède et abordable.

(21) Notre traduction tente de suivre le style de Nicandre jusque dans ses anacoluthes les plus brutales.

5. Ces pierres, on les appelle houille (oulla) dans la langue du pays. La flamme provenant de la combustion n'est pas bien grande, ni très brillante non plus, mais à la fois rousse et bleue ; elle dure huit heures à peu près sans interruption en gardant toujours un aspect sulfureux. Toute cette région, percée de mines, se trouve chamarrée des différentes couleurs que peut prendre la terre : ici, dans un même puits, la terre apparaît blanche et noire et, au niveau en dessous, bleue et verdâtre, ensuite se dorant légèrement et se changeant en mille couleurs. »

Il n'y a rien à tirer de la phrase stéréotypée où Nicandre parle des murs, des tours et des édifices de la ville. Il en dit à peu près autant de toutes les cités qu'il traverse. A Liège, ce n'est pas l'architecture qui l'a intéressé. Son premier regard est pour le fleuve. Il évoque d'une façon laconique et frappante le réseau des bras qui parcourent la ville mais aussi, d'une façon moins banale, un des tableaux les plus pittoresques du paysage mosan au XVI^e siècle : le flottage des bois qui, depuis les falaises de l'Ardenne, descendent le cours de la Meuse. D'ailleurs quelques années à peine après le passage de Nicandre, les marins de Liège se plainquirent en justice de ce que ces troncs d'arbres rendaient le halage bien pénible. Les flotteurs et les scieurs établis non loin du pont des Arches engagèrent un dessinateur de talent pour prouver à l'aide d'un croquis qu'avec un peu de bonne volonté il était facile de passer d'une berge à l'autre et d'éviter l'obstacle. Les juges ne furent pas de cet avis mais il nous reste de cette affaire deux dessins finement coloriés qui nous montrent les rives de la Meuse telles que notre voyageur les a vues (22).

Ensuite, c'est un autre point où collaborent la nature et le travail de l'homme qui attire son attention : le sous-sol et les mines qui l'exploitent. A ce propos, dans la région de Liège, on ne s'étonnera pas d'entendre parler de fer et de plomb(23). Il était, semble-t-il, de tradition au XVI^e siècle de situer l'or au pays de Liège ; Louis Guichardin (24) et Hugues Favoli (25), par exemple, n'y manquent pas. Ceci trouve peut-être son origine dans l'or sédimentaire dont il y a encore des traces dans les Ardennes. Mais il est certain qu'il n'y a jamais eu de cuivre en quantité exploitable ni la moindre trace d'étain, d'argent ni surtout de mercure. D'un autre côté, il faut remarquer que Nicandre ne fait que citer la liste classique des sept métaux reconnus par les alchimistes byzantins et qu'on retrouve par exemple dans le *Bergbüchlein*, ouvrage antérieur de quarante ans à celui de Nicandre. D'après les idées qui auront encore cours au

(22) E. PONCELET, *Paysages mosans du XVI^e siècle*, Liège, 1939, pp. 7-36.

(23) Cfr. J. LEJEUNE, *op. cit.*, pp. 114 sqq ; P. FOURMARIER et L. DENOËL, *Géologie et industrie minérale du Pays de Liège*, Paris et Liège, 1930, pp. 176-190 ; L. DEWEZ, *Les gisements filoniens de plomb, zinc, cuivre, pyrites*, dans *Centenaire de l'Association des Ingénieurs sortis de l'Ecole de Liège*, 1947, section géologie, pp. 73-96.

(24) « semblablement s'y trouve quelque peu de bon or et beau » dans P. CISELET et M. DELCOURT, *Belgique 1567 : La Description de tout le Pays-Bas*, Bruxelles, 1943, p. 77. Voir aussi J.-C. GILLET, *Les chercheurs d'or en Ardenne*, Gembloux, 1976.

(25) « et fuluo foecunda metallo... » cfr. l'annexe à la fin de cet article.

XVIII^e siècle (26), si l'on découvre en un endroit quelques métaux, on peut s'attendre à les y trouver tous, car ils s'engendrent les uns les autres ou se constituent à partir des mêmes éléments (soufre et mercure) mais dans des proportions diverses et sous l'influence de planètes différentes (27).

Toujours est-il que de pareilles découvertes n'auraient en rien étonné les Liégeois ; la preuve en est dans un acte de 1288 par lequel le prince-évêque octroie trente-cinq bonniers de terre en faisant expressément cette réserve : « *Sauf ce que on trovoit en aucune partie des dites terres ou en tote, miniere d'or, d'argent, de plonc, de kevre, d'estain, de fier et d'autre metal...* » (28).

Quant à la mention de bitume, où pourtant Favoli vient confirmer Nicandre, elle nous reste inexplicable.

Presque toutes les descriptions de Liège parlent des charbonnages, bien sûr ; mais avouons que le récit de Nicandre sur ce point sort du commun. Le révérend Cramer qui l'a traduit en partie d'après un texte fautif qu'il ne comprenait pas tout à fait, le cite comme un exemple de galéjade bien hellénique : « *C'est un récit, dit-il, strongly tinged ... with the love of the marvellous, common to our traveller's countrymen in ancient times ...* » (29). Ceci est aussi injuste pour Hérodote que pour Nicandre : ils n'ont jamais rapporté que le merveilleux auquel ils ne pouvaient échapper. C'est ainsi que, se trouvant dans l'impossibilité de vérifier ce que ses informateurs lui disaient de l'Irlande, Nicandre n'en a retenu que le vraisemblable. « *Ce qui nous a semblé vrai et ne point sortir du bon sens, voilà ce que nous racontons* » (30).

Dans ce cas-ci, il ne rapporte ce fait relevant du merveilleux que parce qu'il l'a vu de ses yeux. Tout confirme qu'il a effectivement visité un charbonnage. Il a vu les mineurs s'apprêtant à entrer dans le puits. Il a vu cet ouvrier engoncé dans une cagoule ignifuge, un bâton à la main, descendre le premier. A la suite des autres, il est descendu lui-même. Au bout de la galerie, il a vu une grande flambée qui s'est éteinte aussitôt. C'est alors que les mineurs se hâtèrent de sortir le charbon...

(26) VOLTAIRE, *Essai sur les mœurs...*, éd. Garnier, t. II, 1963, p. 375 : « Les Français n'ont pas trouvé, dans la partie qu'ils habitent (de Saint-Dominique), l'or et l'argent qu'on y trouvait autre fois, soit que les métaux demandent une longue suite de siècles pour se former, soit plutôt qu'il n'y en ait qu'une quantité déterminée dans la terre et que la mine ne renaisse plus... ».

(27) Cfr DAUBRÉE, *La génération des minéraux métalliques dans la pratique des mineurs du Moyen Âge, d'après le Bergbüchlein*, dans le *Journal des Savants*, juin 1890, pp. 379-391 ; L. BRÉHIER, *La civilisation byzantine*, Paris, 1950-1970, p. 378 et surtout R. HALLEUX, *La nature et la formation des métaux selon Agricola et ses contemporains*, dans la *Revue d'histoire des sciences*, vol. XXVII/3, 1974, pp. 211-222.

(28) S. BORMANS et E. SCHOOLMEESTERS, *Cartulaire de l'Église Saint-Lambert*, Bruxelles, 1895, t. II, p. 444.

(29) J.-A. CRAMER, *The second book of the travels of Nicander Nucius of Corcyra*, Londres, 1841, p. XVIII. Malina, prudente, a soin de ne pas soulever ce problème.

(30) XLV, 2 (éd. de Foucault).

Nous sommes un peu mieux placés que Nicandre pour savoir de quoi il s'agissait exactement. le premier texte à nous donner quelques éclaircissements est tiré de *L'Encyclopédie* de Diderot :

« *Quand les mines de charbon sont sujettes à des vapeurs de cette espèce, il est très dangereux pour les ouvriers d'y entrer, surtout le lendemain d'un dimanche ou d'une fête, parce que la matière a eu le temps de s'amasser pendant qu'il n'y avait aucune commotion dans l'air : c'est pour cela qu'avant que d'entrer dans la mine, ils y font descendre un homme vêtu de toile cirée ou de linge mouillé ; il tient une longue perche fendue à l'extrémité, à laquelle est attachée une chandelle allumée ; cet homme se met ventre à terre, et dans cette posture, il s'avance et approche sa lumière de l'endroit d'où part la vapeur ; elle s'enflamme sur le champ avec un bruit effroyable qui ressemble à celui d'une forte décharge d'artillerie ou d'un violent coup de tonnerre, et va sortir par un des puits. Cette opération purifie l'air, et l'on peut ensuite descendre sans crainte dans la mine : il est très rare qu'il arrive malheur à l'ouvrier qui a allumé la vapeur, pourvu qu'ils se tiennent étroitement collés contre terre ; parce que toute la violence de l'action de ce tonnerre souterrain se déploie contre le toit de la mine ou la partie supérieure des galeries. Voilà, suivant M. Triewald, comment en Angleterre et en Ecosse, on se garantit de cette vapeur surprenante » (31).*

Ainsi, ce que Nicandre n'a pas vu, c'est que, au bout de la verge dont il parle, il y avait une mèche et qu'on flambait le grisou pour d'en débarrasser. Mais ce Corfiote, errant treize jours à Liège tandis que son patron était en conférence avec le prince-évêque, lui qui ne parlait que le grec et le vénitien, comment pouvait-il se faire expliquer les choses ? Ainsi les inexactitudes mêmes de son récit sont bien la preuve qu'il ne les a pas lues dans un livre et recopiées.

Un autre passage étonnant de vérité est celui où il indique les couleurs que prend la terre au fur et à mesure qu'on descend dans un puits : elles correspondent aux stratifications du plateau qui se trouve au nord de Liège. On traverse d'abord le blanc de la craie tachetée par les silex noirs ; ensuite, au contact de la smectite grise, la craie se charge de glauconie qui lui donne l'aspect verdâtre ou bleuâtre que Nicandre a si bien observé.

Tout ceci prouve, nous semble-t-il, la véracité du témoignage de Nicandre. Et nous voudrions souligner que dans cette ville où, deux siècles auparavant, Pétrarque ne s'était arrêté que pour sa chasse aux manuscrits, une curiosité « proto-scientifique » pousse un calligraphe de métier à descendre dans la

(31) Vol. III, 1753, s. v. charbon, pp. 192-3 ; résumé par MORAND, *Le Médecin, L'Art d'exploiter les Mines de Charbon de Terre*, 1re partie, 1768, p. 404. Il est intéressant de noter qu'au XVIIIe siècle, cette pratique ne se signale plus qu'en Ecosse. Morand qui avait mené à Liège une longue enquête ne l'y a point rencontrée. Les dangers qu'elle faisait courir en profondeur où le grisou est plus concentré l'avait fait abandonner sans doute depuis longtemps. Jules Verne fait intervenir un boute-feu de cette sorte (il l'appelle « pénitent » à cause de sa cagoule) dans son roman *Les Indes noires* dont l'action se déroule dans le comté de Stirling.

mine. En ce même moment, Agricola préparait son *De re metallica* (32) : Nicandre était bien un homme de son temps.

Nous avons au début de cette étude indiqué que les Grecs qui s'étaient intéressés à l'Europe occidentale étaient aussi ceux qui avaient accordé aux sciences appliquées une attention particulière. C'est ainsi que Laonic Chalcondyle écrivait des Allemands :

« Ce peuple très doué, même (?) pour la mécanique, tire une grande gloire à la fois de ses actions de guerre et de toutes les techniques. Il y a des gens qui pensent que canons et arquebuses, ayant été au début inventés par des Allemands, ont d'abord progressé chez eux et ensuite dans le reste du monde » (33).

Nous aimerions terminer ce travail par un trait emprunté à ce même domaine. Bessarion avait compris que, de son temps, pour qu'une civilisation puisse se régénérer, il fallait que ses moyens techniques cessent de n'utiliser que la force humaine ou la traction de l'animal comme dans l'Antiquité ; c'est pourquoi il proposait que de jeunes Péloponnésiens aillent étudier la mécanique en Italie (34) où, par exemple, « On scie le bois de façon automatique ». Il nous paraît significatif que Nicandre n'ait retenu que trois choses de son passage à Vérone : les arènes, les ponts et une machine de cette sorte :

« Ce fleuve (l'Adige) fournit aux habitants une ressource qui n'est pas des moindres ; ils transportent par le fleuve des troncs d'arbres venus de tous les coins de la région, de quoi ils taillent des planches ; grâce à un certain procédé technique, ils actionnent la scie par le courant du fleuve et, de façon surprenante, débitent ces troncs en moins de temps qu'il ne faut pour le dire » (35).

André DEISSER

ANNEXE

C'est à Constantinople que Favoli a quitté l'escorte de Veltwyck pour revenir à Venise par la Grèce et l'Italie du Sud. A partir de ce moment, on perd sa trace jusqu'en 1563 où on le retrouve médecin juré de la ville d'Anvers. C'est aussi cette année-là qu'il publie son *Hodoeporicum Byzantinum*, long poème qui, sur le ton épique, en plus de trois mille hexamètres virgiliens fait le récit de son équipée. En 1585, qui est l'année de sa mort, paraît son *Manuel de géographie*, lui aussi rédigé en hexamètres. (*Theatri orbis terrarum enchi-*

(32) Cfr. I. HART, *La transition du point de vue médiéval au point de vue moderne dans les sciences pures et appliquées*, Georgius Agricola et les débuts de la science métallurgique, dans *Scientia*, vol. LII, année XXVI, 1932, pp. 164-5.

(33) p. 72 éd. Bonn = II, P. 370 — V. 29 (*in fine*).

(34) Cfr. J. GIMPEL, *La révolution industrielle du Moyen Age*, Paris, 1975, pp. 225-6.

(35) VI, 3. L'utilisation de la force hydraulique et la transformation du mouvement circulaire étaient déjà traditionnels depuis bien longtemps en Occident, cfr J. GIMPEL, *op cit.*, pp. 11-28.

ridion, minoribus tabulis per Philippum Gallaeum exaratum : et carmine heroïco ex variis geographis et poëtis collecto, per Hugonem Favolium illustratum. Antverpiae. Excudebat Philippo Gallaeo Christophorus Plantinus. M.D.L. LXXXV.). Il s'agit donc d'une œuvre de composition avouée, mais on y trouve quelques passages qui ne manquent pas d'intérêt. Le début de sa notice sur Liège est inspiré des *Commentaires* de César ; suit un essai d'étymologie héroïque ; la description de la ville et du pays (p. 64) rappelle un peu celle de Nicandre. Il valait peut-être la peine d'attirer sur elle l'attention des historiens.

*Terra ferax frugum est, cereali munere praestans,
fertilis et Baccho pecorique et gramino laeto
et ferro et chalybe et fulvo foecunda metallo
et pleno asphalto, carbone et sulphure vivo :
nec minus et plumbo et marmore fertilis albo
et nigro, aeternis condendis arcibus apto.
Urbs antiqua situ, pulcherrima turribus effert
innumeris ornata solo modo moenia et alta
templa dicata deo, variis innixa columnis
porticibusque amplis passim rutilantibus auro.
Mosa rapax urbis leni rigat agmine muros
per mediam secat et pontem subterfluit altum,
iungentem binas saxorum molibus oras ;
innumerisque beat praeclaram dotibus urbem,
innumeros profert dum pingui gurgite pisces.
Sed latus incurvis occludit frondea sylvis
Arduenna, foco tectisque accomoda praebens
ligna, feris nec non nemorosa fugacibus antra ...*

« Cette terre engendre énormément de blé et l'emporte par les dons de Cérès, favorable à la vigne, aux troupeaux et aux verts pâturages ; le fer, l'acier et le métal fauve y abondent, ainsi que le bitume épais, le charbon et le soufre vierge ; elle n'est pas moins riche en plomb, en marbre blanc et noir dont on peut faire des châteaux qui défient le temps. Cette ville anciennement fondée, porte une superbe couronne de murailles flanquées de tours innombrables comme on n'en voit point ailleurs et d'altières églises consacrées à Dieu qui s'élèvent sur une foule de colonnes et de vastes portiques brillant çà et là d'un éclat mordoré. Les flots de la Meuse au cours langoureux baignent les murs de la ville, la coupent en son mitan et passent sous un pont élevé qui par ses masses de pierre relie les deux berges ; ce fleuve présente à l'illustre cité des biens sans nombre, lui offrant dans ses eaux fécondes d'innombrables poissons. C'est l'Ardenne feuillue qui borne sa rive par les courbes de ses forêts, fournissant les planches qu'il faut à l'âtre et aux maisons, et aux bêtes fuyardes des bauges au fond des bois ... »